

N° 2.

FEVRIER

1908.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

PHILOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.



CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITE
1908.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR
S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE :

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR : *Vacat.*

PRÉSIDENT : S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE :

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes :

a) Classe de Philologie,

b) Classe d'Histoire et de Philosophie,

c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International“ qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. Boleslas Ulanowski.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1908. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 2.

Février.

1908.

Sommaire. Séances du 10 et du 17 février 1908.

Résumés: 2. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 14 novembre 1907.

3. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 20 décembre 1907.

4. W. RUBCZYŃSKI: Les idées philosophiques de Sébastien Petricius (Petrycy) de Pilzno.

S É A N C E S

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 10 FÉVRIER 1908.

PRÉSIDENTE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente les travaux de M. T. GRABOWSKI: a) „*Pierre Skarga S. J. et les luttes religieuses du XVI-e siècle*“. II-partie
b) „*Quel est l'auteur de l'opuscule »Actio in Jesuitas prima«*“.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 18 janvier 1908.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 17 FÉVRIER 1908.

PRÉSIDENTE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

SOBIEŃSKI W.: »*Zabiegi Dymitra Samozwańca o koronę polską*«
(*Démétrius I (Dimitr I) candidat à la couronne polonaise*), 8-o, p. 60

Bulletin I—II.

1

WASZYŃSKI STEFAN: »Laokryci i τὸ κοινὸν δι(καστήριον) czyli „Sędziowie ludu“ i „Wspólny sąd“«. (*Les Laocrates et τὸ κοινὸν δι(καστήριον)*), 8-o, p. 21.

M. L. ABRAHAM présente son travail: „*Jacques, archevêque de Halicz, 1391—1409*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. K. WIZE: „*Essai d'une nouvelle classification des sciences philosophiques, basée sur la classification d'Aristote*“.

Résumés

2. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 14 listopada 1907 r. (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 14 novembre 1907*).**

Au début de la séance le Président consacre quelques paroles à la mémoire de feu Charles Potkański, décédé au mois d'août, qui pendant de longues années a été un des membres les plus actifs de la Commission.

Il présente ensuite les fascicules I et II du tome VIII des Comptes-rendus de la Commission, qui viennent de paraître. A ce propos, il expose en ses grandes lignes le programme des travaux à exécuter.

D'après les photographies communiquées par M. Etienne Zabrowski, et que décrit M. Maryan Sokołowski, la modeste église en bois de Boguszyce, dans le royaume de Pologne, est riche en sculptures, en peintures et en objets d'art. Le plafond polychromique du XVI-e siècle est une oeuvre de haute valeur; il en est de même d'un tryptique peint *alla tempera* au commencement du XVI-e siècle, et représentant des scènes de la vie du Sauveur. A signaler encore: un autre tryptique sculpté de la même époque, avec des scènes de la Passion; un crucifix du moyen âge, sur le transept; un second crucifix, sur un autel latéral; enfin un portail de chêne avec des peintures gothiques très caractéristiques et une serrure d'une construction fort ingénieuse.

M. le comte Georges Mycielski donne un résumé assez étendu de son travail sur: „Les premiers rapports de la Pologne avec la peinture flamande du XVII-e siècle, et notamment du prince héri-

tier Ladislas Wasa avec Rubens⁴. C'est en 1624 que commencèrent à se nouer des relations artistiques entre la Pologne et la Flandre, et le voyage du prince héritier en Flandre, au cours de l'automne de cette même année, en donna le signal. Il séjourne alors quelque temps à Bruxelles, chez l'infante Isabelle Claire Eugénie, puis, en se rendant au siège de Bréda, visite l'atelier de Rubens à Anvers et entre en relations avec cet artiste. En septembre et octobre le maître peint à Bruxelles le portrait de Ladislas, qui se trouve aujourd'hui sous une fausse dénomination au palais Durazzo-Pallavicini à Gênes. Le rapporteur soumet à la Commission la photographie de ce portrait et appuie ses conclusions sur le Journal de voyage du prince, écrit par Etienne Pac, sur les récentes publications de Max Rooses concernant Rubens, et sur ses propres études. C'est de cette même année 1624 que provient également la fameuse gravure de Paul de Pont, d'après un autre dessin de Rubens, fort rapproché du portrait en question, sans lui être toutefois identique. Le prince héritier ne fut pas seulement en contact avec Rubens, mais encore avec presque tous les autres peintres flamands contemporains, ainsi qu'en fait foi une autre peinture. Cette toile exécutée en 1628 par Guillaume van Haecht, et actuellement en la possession de lord Huntingfield à Birmingham, fit partie de l'exposition de la „Toison d'or“ à Bruxelles, où M. Mycielski put l'étudier et en prendre la photographie qu'il présente à la Commission. Le tableau reproduit la visite de l'infante, de son mari, l'archiduc Albert, et du prince Ladislas à la galerie du célèbre collectionneur bruxellois, Cornelius van der Geest; les portraits de ces illustres personnages s'y trouvent, en même temps que celui de Ladislas, lequel est exécuté d'après le portrait peint par Rubens; en outre presque tous les artistes flamands de l'époque figurent sur cette composition. Elle est donc de la plus haute importance pour l'histoire des relations de ce prince avec les maîtres flamands de la première moitié du XVII-e siècle. M. Mycielski cite, comme conséquence de ces relations, le fait suivant qu'il est parvenu à établir: Rubens peignit pour le château du Wawel un portrait fantastique de Casimir le Grand, portrait aujourd'hui égaré. Ces relations se prolongent et se marquent jusqu'en 1680, plus ou moins, par les portraits de Sigismond III, de la reine Constance, du prince héritier Ladislas, de Marie de Gonzague, par Justus van Egmont; par la gravure de Christophe Radziwiłł due à Mireweldt, enfin par

le voyage et le séjour d'études que firent en Flandre les peintres polonais Jean Tricius et Daniel Freher.

3. **Posiedzenie Komisji do badania historii sztuki w Polsce z dnia 20-go grudnia 1907.** (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 20 décembre 1907.*)

Le président rend hommage à la mémoire de Stanislas Wyspiański, décédé le 28 novembre. Le défunt pendant plusieurs années a fait partie de la Commission et a pris une part active à ses travaux.

M. M. Sokołowski communique une photographie, prise et adressée à la Commission par M. St. Zaborowski. Elle représente un autel de l'église de Bodzentyn, ouvrage remarquable dû sans doute aux mêmes artistes italiens qui ont décoré la chapelle Sigismond au Wawel vraie perle de la Renaissance. Les mêmes motifs décoratifs, les mêmes ornements, exécutés avec le même soin, la même précision, se font admirer dans celle-ci et dans celui-là.

M. Sokołowski présente ensuite un moulage en plâtre d'une plaque de Caraglia, appartenant au musée de Berlin. Il donne à ce propos quelques explications.

M. François Klein parle des églises de style baroque de Varsovie. Il y en a seize que l'on peut diviser en deux groupes. Dans le premier nous rangerons les édifices de forme allongée, parmi lesquels on distingue trois types. Le premier comprend les églises à une seule nef, avec chapelles sur les côtés; le spécimen le plus accusé est la chapelle des soeurs Visitandines dont le plan se rapproche beaucoup de celui de l'église dei Santi Apostoli à Rome. Appartiennent encore à ce type l'église de S. Martin (Pères Augustins), celle du Saint-Esprit (Pères Paulins), et deux autres églises plus récentes, celles des Frères Mineurs et des Capucins. Le second type présente des édifices à une seule nef, sans chapelles proprement dites, c'est-à-dire que leur ensemble forme un tout architectural avec des arcades sans grande profondeur où sont placés les autels latéraux. Dans cette catégorie on compte l'église des Bernardins et celle des Carmélites au faubourg de Leszno, et, jusqu'à un certain point, celle des Pères Piaristes. Comme plan ces

monuments ont une proche parenté avec l'église romaine des S. Domenico et Sisto, construite en 1630. Le troisième type des églises varsoviennes a été conçu selon le modèle de la célèbre église „Il Gesù“ à Rome. L'église S. Joseph (Pères Carmes), édifiée en 1643 par Bellotti, est le spécimen le plus marquant de ce type. On ne saurait toutefois la comparer, au point de vue de la valeur artistique, avec le sanctuaire romain dont elle est l'imitation. Nous retrouvons le même type, mais avec des variantes, dans les églises de S. François et de la Sainte-Croix.

Le second groupe des églises de Varsovie de style baroque est formé par des édifices centraux. Il ne compte que trois petites églises, mais elles méritent d'être mises au premier rang dans l'histoire du baroque. On y distingue deux types. Au premier appartiennent l'église des Soeurs du S. Sacrement et celle de Czerniaków. Le principe du plan est une croix à branches égales. L'église des Soeurs du S. Sacrement est la plus belle, aussi bien dans la conception du plan que dans son exécution. C'est une oeuvre d'art pleine de cette grâce et de cette élégance qu'introduisit en Pologne la fondatrice de cette chapelle, la reine Marysienka (Marie-Casimire d'Arquien, femme du roi Sobieski). C'est encore à Rome qu'il faut aller chercher le modèle de ces constructions: on l'y trouve dans les chapelles papales à l'église S. M. Maggiore, chapelles des souverains pontifes Sixte et Paul V. Le second type des édifices centraux se résume en l'église des Camaldules à Bielany, près de Varsovie. C'est un beau spécimen du baroque allemand et, en particulier, viennois. Ce sont en effet les églises de S. Pierre et de S. Charles Borromée à Vienne qui en ont été les modèles.

Le secrétaire de la Commission, M. Julien Pagaczewski résume la communication de M. Michel Witanowski, au sujet d'un tableau de Borzymowski. Ce tableau, représentant l'Annonciation, se trouve à Kozłów près de Małagoszcza. C'est une peinture sur bois de tilleul, signée par l'auteur, et datant, ainsi que le démontre M. Pagaczewski, des dernières années du XVI-e siècle. C'est un curieux témoignage de la manière de Borzymowski que nous ne connaissions jusqu'ici que d'après des pièces archivales.

M. Julien Pagaczewski donne lecture d'une note concernant le séjour de Balthazar Fontana en Pologne. On croyait généralement que cet artiste n'était arrivé à Cracovie qu'en 1695, c'est-à-dire au moment où l'on commença à décorer de stucs l'église S. Anne; or

un contrat passé entre Fontana et Barbe de Moskorzew Morsztyn, au sujet des stucs qui devaient servir à décorer la chapelle des Morsztyn à Wieliczka, prouve que Fontana passa quelque temps en Pologne, dès 1693.

Enfin M. Pagaczewski soumet à la Commission une photographie du portrait du bienheureux Kadłubek, conservé dans une chapelle de l'église S. Adalbert à Cracovie. Une analyse comparative permet d'attribuer cette peinture, où se fait vivement sentir l'influence de Carlo Mazatta, au peintre Simon Czechowicz (1689—1775).

4. W. RUBCZYŃSKI: O poglądach filozoficznych Sebastjana Petrycego
(*Über die philosophischen Anschauungen Sebastian Petrycys*).

Zweck vorliegender Studie ist eine möglichst harmonische Vereinigung zu einem Ganzen und eine die Grundlagen und das verwandtschaftliche Abhängigkeitsverhältnis betreffende Erforschung der in Kommentaren und Abhandlungen zerstreuten Gedanken Petrycys, mit welchen Kommentaren er seine Übersetzungen der Werke des Aristoteles, besonders aber die Übersetzung der Ethik versehen hat, die ihm am meisten Gelegenheit bot, seine philosophischen Anschauungen zum Ausdruck zu bringen. Die Ordnung bei Darstellung der Resultate ist in Rücksicht auf die vorwiegend empirische Richtung der Untersuchungen Petrycys derartig gewählt, daß der Verfasser der Abhandlung einer biographischen Einleitung zuerst die ästhetischen, dann die ethischen Anschauungen folgen läßt und erst dann aus diesen allgemeinere Thesen psychologischen, erkenntnis-theoretisch und metaphysischen Inhaltes zieht; aus einer kurzen Rekapitulation besteht der Schluß.

Als Basis zur Schilderung der Einzelheiten aus Petrycys Leben und Studien dienten außer seinen eigenen Andeutungen und den Quellenpublikationen Muczkwoskis, Windakiewicz's und Chmiels noch das aus jener Zeit stammende, bisher noch nicht veröffentlichte „liber diligentiarum“ und die Akten der Krakauer Expositur der Finanz-Prokuratur, überdies die Universitätsakten, die sich auf die Stiftung für den Historiographen der Jagellonischen Universität beziehen.

Aus den Titeln und den auf der „Facultas Artium“ angekündigten Vorträgen erhellt, daß Petrycy noch in der ersten Hälfte

des J. 1591 sich in Krakau aufhielt, während die von Prof. Windakiewicz veröffentlichten Auszüge aus den Akten der Universität Padua erwähnen, daß ihm daselbst auf der medizinischen Fakultät bereits im J. 1590 die Hälfte der Promotionstaxe erlassen worden. Aus den Titeln der Vorträge, die in jenem siebenjährigen Zeitabschnitt angekündigt worden, ersieht man die Vorliebe Petrycys für Vergil und ein bereits damals schon reges Interesse für die Politik des Aristoteles.

Die ästhetischen Untersuchungen und Bemerkungen Petrycys heben sich, wenn auch nur in wenigen kleinen Abhandlungen, aus dem Faden der moral-philosophischen Traktate hervor, legen bereits ein augenscheinliches Streben nach Erklärung diesbezüglicher Fragen an den Tag, und es ist darunter keineswegs nur ein gelegentliches oder zufälliges Berühren durch hingeworfene Urteile zu verstehen. Die Terminologie der zur Bezeichnung verschiedener ästhetischer Werte dienenden Ausdrücke ist bei Petrycy ziemlich entwickelt und nüanciert. Es läuft in ihr die Steigerung höherer und niederer Schönheitstypen parallel den Unterscheidungen des Schönen im Handeln und in den Charakteren von dem Schönen der Kunst und in der Natur, schließlich in der menschlichen Gestalt der Frauen- und Manneschönheit, die höher als jene gehalten wurde. Es tritt bereits sogar das Verständnis für die Relativität der ästhetischen Kritik hinzu, d. h. das Verständnis für deren faktische Abhängigkeit von dem subjektiven Gemütszustand, im Gegensatz zur objektiven Anerkennung des Guten oder Wahren. Doch begnügt sich Petrycy mit dieser schwankenden Stimme des Gefühls nicht und empfiehlt zum Schiedsrichter den Verstand, der unseren Geschmack belehrt und ihn durch das Fällen von Urteilen leitet, ob kein Zuviel oder Zuwenig im Verhältnis der Teile zum Ganzen und untereinander vorhanden ist.

Besondere Aufmerksamkeit wurde in dieser Arbeit den Abhandlungen unter dem Titel: Über das Schöne nach Plato und Aristoteles und seiner Probe einer Definition der Anmut gewidmet.

Die Kenntnis der Platonischen Ästhetik erweist sich bei ihm als unzulänglich und, obwohl er einige Dialoge zitiert und Plato augenscheinlich aus erster Hand kannte, so schaut er doch durch das neoplatonische Prisma, wahrscheinlich des Dionysios, des sog. Areopagiten. Das Übergewicht der Form über die Materie und der

Abglanz der Gottheit im Schönen, von Seite des empfindenden Subjekts aber die Sehnsucht der Seele nach Gott — das sind seinem Begriff nach die wesentlichen Merkmale des platonischen Schönheitsbegriffs. Er polemisiert mit ihm, indem er darauf hinweist, daß nicht alle Dinge, die gut sind, zugleich auch schön sind. Er ist der Ansicht, daß die Aristotelische Definition der Schönheit mehr der Natur der materiellen Existenzen entspricht, und hebt in ihr hauptsächlich die Merkmale der Ordnung (Plan) und der Größe (Dimension) hervor, während er die beiden anderen: Symmetrie und Bestimmtheit, die er frei als Ausdehnung und Grenze erklärt, als Bestandteile des Größebegriffs zu behandeln scheint. Geistigen Wesen spricht er die Schönheit nur in einem ausgedehnteren analogischen Sinne zu, deren Übereinstimmungen nur noch durch die Vernunft zu fassen sind; diese aufzufinden, drängt die Tatsache, daß auch im materiellen schönen Gegenstand dessen vielfältige Eigenschaften wie Farbe, Gestalt, Ausdehnung miteinander auf eine mehr versteckte Art übereinstimmen müssen. Eine der Analogien, die zur Empfindung der Schönheit der Seele führen, sieht er darin, daß wie die Tugend die Gesundheit der Seele, so deren Schönheit Wissen und Weisheit ist. Er nimmt also hier das Resultat gewisser Assoziationen nach dem Prinzip der Ähnlichkeit an. In der Abhandlung über die Anmut bekämpft er die Platonische Anschauung, daß Anmut und Schönheit unzertrennlich wären, und hebt hervor, daß auch viele häßliche Wesen sich mit Anmut benehmen und daß wir diese seelenlosen Wesen, sollten sie auch als schön bewertet werden, nicht zuerkennen.

Endgültig gelangt er zu dem Ergebnis, daß die Anmut auf dem Sich-Offenbaren einer gewissen psychischen, mit der vernünftigen Seele viel Gemeinsames besitzenden Energie beruht, die wohlanständig ist oder aus ethischen Rücksichten gefällt und zugleich anzieht und lockt, die mit der Seele verwandt ist, wovon das Hervorrufen des sympathischen Zuges zeugt. Demgemäß umfaßt diese ästhetische Kategorie seiner Ansicht nach Erscheinungen, die von der eigentlichen Schönheit abgesondert sind, und zwar aus dem Grunde, weil diese etwas in dem Wesen des Dinges unveränderlich Liegendes sein soll, während die Anmut etwas Lebendiges und Bewegliches ist — und ferner auch darum, daß das Schöne unwiderrufflich eine gewisse Größe fordert, die für

die Anmut ohne Bedeutung ist. In diesem Punkte weist die Ästhetik Petrycys wichtige Abweichungen von den Anschauungen Leo Battista Albertis auf, dessen Einfluß im übrigen ersichtlich ist.

In der weiteren Fortsetzung dieses Abschnittes folgt die Analyse der Anschauungen Petrycys über die Aufgaben der Kunst. In den früheren Werken besonders werden sie durch eine moralisatorische Tendenz eingeschränkt: es ist die Scheu vor gewissen Themen, die seiner Ansicht nach die Jugend verderben können, ohne Rücksicht auf die Art ihrer Behandlung und auf die künstlerische Form.

In den der Politik angefügten Abhandlungen emanzipiert er sich bereits ein wenig von diesem fanatischen Rigorismus. In den Werken der Malerei besonders erscheinen ihm besonders schätzenswert einerseits die naturalistische Treue, andererseits die Überwindung der Schwierigkeiten der Perspektive und des Lichtschattens, wie auch anderer, die er als mathematische bezeichnet, und die ebenfalls eine große Kenntnis der Anatomie und der Physiognomik erheischen.

Bei Besprechung der dem Maler notwendigen Gelehrsamkeit und Erfindungsgabe scheint er unter dem Zauber der Bologneser Schule zu verweilen. In der Architektur imponiert ihm das Monumentale und Dauerhafte. Er sucht seine Landsleute für freigebigen Aufwand behufs Erbauung prächtiger Gebäude zu erwärmen, indem er ihnen außer den berühmteren römischen Denkmälern die Bautätigkeit Kasimirs des Großen, ja sogar die Moskauer Kirchen als Vorbild vor die Augen stellt.

Im dritten Abschnitt der Arbeit, welcher der Ethik Petrycys geweiht ist, stellt der Verfasser drei Hauptfragen: 1) inwiefern der polnische Moralist schon durch das kräftigere Hervorheben gewisser Grundsätze der praktischen Philosophie des Aristoteles die Struktur derselben und deren Schwerpunkt unbewußt verschob; 2) von welchen Lehren er mehr oder minder bewußt und deutlich abwich, beziehungsweise etwas Neues hinzufügte; 3) welche Faktoren hier einwirkten.

Zu diesem Zwecke ordnete der Verfasser diesen Abschnitt derart an: in den drei ersten Teilen prüft er die Basis Petrycys gegenüber den drei prinzipiellen Fragen der Aristotelischen Ethik: der Glückseligkeit, der vernünftigen Begründung der ethischen Vorschriften und des moralischen Wertes der tätigen Energie — im

vierten dagegen untersucht er die teilweise Abweichung vom Meister in den Modifikationen, die in die Begriffe: 1) des glücklichen Mittelweges; 2) des Tadelhaften der Vernachlässigungen; 3) der Grundlage und des Wertes der Ehre; 4) der Begründung des Verhältnisses der Gerechtigkeit zu anderen Tugenden hineingetragen wurden.

Indem Petrycy die Aristotelische Eudaimonie mit dem polnischen Ausdruck „błogosławieństwo“ (Segen) übersetzt, verleiht er dem Begriff der Glückseligkeit ein theologisches Moment, das nach seinen Erklärungen auf der Annäherung zu Gott und dem Liebgewonnenwerden durch Gott, als den Geber des Guten, beruht. Dies alles gibt in Verbindung mit der Negation jeglichen Mangels, die ebenfalls in den Begriff des glückseligen Zustands miteinbezogen ist, der Art, die Glückseligkeit zu verstehen, ein besonderes Gepräge. Petrycy verbindet damit zwei andere Begriffe, die ethische Anwendung haben: den Begriff der Vollkommenheit, d. h. der Erfüllung der wesentlichen Aufgaben — und den der Pflicht, d. h. eben des Inbegriffs der Aufgaben, auf deren Erfüllung die Vollkommenheit und die aus ihr fließende Glückseligkeit beruhen. Diese Aufgaben sind ihm Postulate der Vernunft und er sucht sie aus einem gewissen allgemeinen Grundsatz zu entwickeln, einem ursprünglichen Handlungsprinzip, einer Maxime, die unmittelbar erkennbar und den ersten Grundsätzen des theoretischen Denkens analog wäre. Daß dies irgend ein rationeller Grundsatz sein muß, folgert er daraus, daß nur unter vernünftigen Menschen eine beständige Eintracht möglich ist.

Auf dieser intellektualistischen Grundlage, die übrigens eingeschränkt wird durch Zweifel, ob ein „gottseliges“ Leben das höchste Glück geben kann, sogar mit Verdammung derjenigen, die in dieses Leben vollständig versenkt sind und das bedrohte Vaterland nicht verteidigen, entwickelt er die in seinen Augen allgemeinste Vorschrift der Moral. Diese ist: wahrheitsgemäß handeln und sprechen. In dieser Norm, welche an manche Wendungen des Johannis-Evangeliums und an die einige Jahrzehnte spätere Anschauung des englischen Moralisten Wollaston erinnert, sieht der Verfasser der Arbeit über Petrycy das formulierte allgemeine Postulat, daß jede vernünftige Einzelperson sich dem allgemeinen Gesetz, welches aus den Bedingungen der günstigen sozialen und individuellen Entwicklung hervorgeht, unterordnen soll.

Unter dem Einfluß trüber Reflexionen über die Fehler der polnischen Gesellschaft hebt Petrycy den Wert der Tat, die Ausdauer der Bestrebungen und deren Anspannung im Kampf mit Widerwärtigkeiten hervor, während er den Müßiggang fast mit der Niederträchtigkeit identifiziert. Diese Glorifikation der positiven Tat tritt am stärksten in seiner ausführlichen Polemik gegen die Anschauungen der Stoiker hervor, die er so begreift, als wenn nach ihnen das höchste Gut für den Menschen nicht im Handeln sondern in der tugendhaften Disposition selbst, in der Gewohnheit, bestände. Daran knüpft sich die Erhöhung eines den öffentlichen Angelegenheiten gewidmeten Lebens vor einem solchen, das sich lediglich in privaten Bestrebungen konzentriert. Jene Tat aber wird im weitesten Sinne aufgefaßt, also auch als Energie des Gedankens, die uns dem Wesen Gottes an meisten nähert.

Während man aus obigen Grundzügen der ethischen Anschauungen sieht, daß Petrycy eher die letzten Konsequenzen zieht als von den Grundsätzen des Meisters abweicht, so läßt sich doch schon in der Art, wie er das Einhalten des glücklichen Mittelweges zwischen den Extremen des Übermaßes und der Unzulänglichkeit begreift, eine gewisse Abweichung erkennen. Derselbe hat hier nicht wie bei dem griechischen Denker jene positive Bedeutung, daß man zwischen dem allzu schwachen oder allzu starken Sichleitenlassen von den natürlichen Trieben nach Harmonie und Gleichgewicht streben solle, sondern eher eine negative Bedeutung, daß man sich vor irrationellen Extremen schützen und sie bekämpfen müsse.

Diesem Grundzug widerspricht scheinbar ein anderer, der jedoch jenen faktisch ergänzt, namentlich der, daß in den ethischen Anschauungen Petrycys gewisse Unterlassungen, besonders aber die von Handlungen mit altruistischen Antrieben, einer schärferen Verurteilung unterliegen und die ihnen entsprechenden Postulate kategorischer lauten als bei Aristoteles — originell ist insbesondere die Forderung, sich derjenigen, die Unrecht erlitten, anzunehmen, oder dem physisch oder auch ökonomisch Schwächeren beizustehen, eine Forderung, die augenscheinlich unter dem Einfluß eines richtigen und starken Empfindens der Anomalie der damaligen sozialen Verhältnisse Polens und der damit für die allgemein-nationalen Interessen verbundenen Gefahr veranlaßt wurde. Auch in seinen Anschauungen über Wesen und Wert der Ehre entfernt sich der

polnische Moralist bedeutend von seinem Meister. Die Ehre in der Bedeutung des guten Rufes, dessen sich jemand bei anderen erfreut, und noch mehr in der Bedeutung äußerer Kundgebungen derselben, hat in seinen Augen verhältnismäßig einen nur geringen Wert. Unbedingt wertvoll ist ihm nur die Ehre, die als reale und rationale Grundlage der guten Meinung über jemanden, als Güte und „der aus dieser fließende Nutzen“ begriffen wird. Für eine der Hauptbedingungen derselben hält er die Wahrung der Würde des Nächsten. Es verliert sie seiner Überzeugung nach besonders derjenige, der dem Nächsten irgendein Unrecht zufügt. An diese Beweisführungen reiht sich eine sehr interessante Polemik gegen den Zweikampf, eine Verteidigung derer, die auf gerichtlichem Wege Rechenschaft für erlittenes Unrecht suchen und eine Kritik der Hoffart des Adels im Verkehr mit Menschen niedrigerer Stände und dessen allzu zuvorkommenden, vom Interesse diktierten Benehmens anderen gegenüber.

In seinen Anschauungen über den Wert des Adels legt der bürgerliche Petrycy eine seltene Objektivität an den Tag. Allerdings hält er den Adel der Tugend und Wissenschaft immer für den höchsten, doch hat er sich — sei es unter dem Einfluß der Überzeugung von der Erblichkeit der Triebe, die er infolge seiner ärztlichen Beschäftigungen gewonnen, sei es unter der Einwirkung der Vorurteile über den schädlichen Einfluß gewisser Berufe (besonders des kaufmännischen) auf den Charakter, die Ansicht gebildet, daß der Adel (in engerer Bedeutung) die wenigstens durch drei Geschlechter begründete Kraft der Erzeugung zu Tugenden geneigter Kinder ist, welche Kraft nicht einmal ein Entarteter verliert, so daß ihre Folgen im Enkel wiederaufleben. Die dem verarmten Adel erteilten Ratschläge beziehen sich auf diese Vorurteile, übrigens sind nicht alle einwandfrei, wenn er z. B. von groben und unanständigen Beschäftigungen (Handwerke, Handel) spricht, die sich für den Edelmann nicht ziemen, oder wenn er die Auswanderung des Adels aus einem Staate, in dem eine despotische Regierung die Herrschaft ergriffen, empfiehlt. Im allgemeinen jedoch atmen seine Erwägungen Humanität und streben nach Erweckung edlen Ehrgeizes in den Mitgliedern aller Gesellschaftsschichten.

Petrycys Anschauungen über die Ehre, die seiner Überzeugung nach nicht gewahrt werden kann, wenn man sie im Nächsten nicht in dem Maße schätzt, wie es dieser verdient, verbinden sich mit

dem Begriff der Gerechtigkeit und werden demselben untergeordnet. Das Naturrecht, über dessen Unumstößlichkeit er sich ähnlich wie Albericus Gentilis von Ankona, der bekannte Vorgänger des Grotius, ausdrückt, verbietet, irgend jemandem Unrecht zu tun. Während nun Aristoteles in seiner Definition der Gerechtigkeit bei der Verteilung der Güter kein objektives Maß, nach dem die Güter gerecht verteilt werden sollen, sondern nur ein subjektives: die Schätzung der Würde der Teilnehmer, angibt, das Wesen der ausgleichenden Gerechtigkeit aber lediglich auf der Wiederherstellung des gestörten Gleichgewichts begründet, sucht Petrycy eine allgemeine Grundlage für jene Schätzung und, da er die Absicht, Unrecht zu verhüten, als von ihr unzertrennlich ansieht, so erblickt er die entscheidende Bedingung bei Schätzung der relativen Würde der menschlichen Individuen und somit für die gerechte Verteilung der Güter in dem bezweckten und erreichten allgemeinen Nutzen, d. h. in dem Maße der absichtlichen Betätigung an dem allgemeinen Wohl. Es ist dies ein durchaus moderner Utilitarismus, der die unbedingte Würde eines jeden vernünftigen Individuums und dessen Anrecht auf eine entsprechende Existenz in den Hintergrund stellt. Und das geht so weit, daß auch unter den sozialen Klassen, deren Petrycy zehn (vom König an bis zum Juden) unterscheidet, die gerechte Verteilung der Güter nach dem der Gesamtheit gebrachten Nutzen stattfinden soll. Das Weltlichwerden dieses Teiles der Ethik findet in zwei Einzelheiten ihren Ausdruck, namentlich darin, daß die Gerechtigkeit nicht nur verlangen soll, daß wir uns fremdes Gut nicht aneignen, sondern auch das uns zugehörige Gut uns nicht entreißen lassen sollen, ferner in der naturalistischen, angesichts des aufrichtigen Katholizismus Petrycys wunderlichen Anschauung, daß, da Gott weder Mangel noch Bedürfnisse hat, man Ihm daher auch keine Gerechtigkeit zuschreiben kann. In ihrer Gesamtheit ist diese Ethik nicht konsequent. Sie enthält sehr berücksichtigenswerte Erwägungen und selbständige Bestrebungen, die Verstöße des Aristotelismus zu berichtigen, ohne entscheidend mit dem Ansehen des Meisters zu brechen. Das Suchen nach einer allgemeinen rationellen Maxime findet hier ohne endgültiges befriedigendes Resultat einen fortwährenden Widerstand an den praktischen Beweggründen eines durch traurige Erfahrungen und die Bedingungen des sozialpolitischen Zentrums, in dem unser Moralist lebte, genährten Utilitarismus.

Was die psychologischen Anschauungen Petrycys anbelangt, so untersucht der Verfasser vorwiegend seine Klassifikation der Seelenkräfte und deren gegenseitiges Verhältnis zu einander, die Verteidigung der Freiheit des Willens und seine Ansichten über die Abhängigkeit der psychischen Zustände und Bewegungen von dem physischen Organismus. Die Unterscheidungen der Seelenkräfte, die hauptsächlich für die Geschichte der poln. philosophischen Terminologie wichtig sind, bewegen sich im Rahmen des mittelalterlichen Scholastizismus. Der Pflanzenseele, oder besser deren „mästender“ Hauptkraft weist Petrycy bei Menschen und Tieren, der Autorität des Aristoteles zuwider, ihren Sitz in der Leber an.

Eine gewisse Art von Vermittlung zwischen dem Pflanzen- und Tierleben scheint er Lebensgeistern zuzuschreiben, die an die Theorie des Paracelsus erinnern. Das Verhältnis des Willens zur Vernunft wird tomistisch aufgefaßt: als Bewegung auf der Spur des Erkennens, d. h. der Motive intellektueller Herkunft („Nachspürung“), andererseits im Geiste des Skotismus als reale Identität des Wesens Petrycy legt sich sehr wohl Rechenschaft ab von den Schwierigkeiten, die sich gegen die Annahme der Freiheit der Wahl erheben, er führt eine ganze Reihe deterministischer Argumente an und unterläßt bei ihrer Bekämpfung allerdings nicht die traditionellen Arten der Beweisführung aus metaphysischen Thesen, doch nimmt er mit besonderer Vorliebe und nicht ohne einen gewissen selbständigen persönlichen Anlauf zum empirischen Wege seine Zuflucht, zur Benützung der Tatsachen unseres Bewußtseins, die unverständlich wären, wenn die Entschlüsse aus Notwendigkeit gefaßt werden müßten, wie diese, daß wir gute Bestrebungen ehren und daß unsere Vernunft zwischen entgegengesetzten Alternativen als natürliche „zur Herrschaft geborene“ Schiedsrichterin entscheidet, worin der Verfasser dieser Arbeit einen nicht genug deutlich bewußten Strahl der Wahrheit erblickt, daß diese schiedsrichterliche Tätigkeit der Vernunft sich im Namen irgend eines allgemeinen unbedingten Prinzips vollzieht.

Dagegen konstatiert Petrycy in seinen Erwägungen über die Affekte, Leidenschaften und Temperamente eine strenge Abhängigkeit der psychischen Seite der Individuen von der organischen, welche mit umgekehrten Wirkungen und Äußerungen verbunden ist. Aus dem traditionellen Gefolge der sechs Hauptaffekte schließt er die Freude und den Schmerz aus als Zustände, welche

die Bestrebungen und Hindernisse in deren Endstadium begleiten. Seine kleine Abhandlung über die Melancholie und deren Einfluß auf die Schärfe des Geistes („dowcip“) und die Sitten ist ein überaus interessantes Erzeugnis des naiven Materialismus, nach dem Kälte und Hitze die Sitten bilden, das glückliche Gleichgewicht dieser und anderer Eigenschaften hingegen ausgezeichneten Vorzügen des Geistes und des Charakters ihren Anfang geben sollen. Neben sehr wunderlichen Behauptungen und gekünstelten willkürlichen Analogien finden wir hier die Keime moderner Hypothesen, so von der Verwandtschaft des Genies mit dem Irrsinn, und von Forschungen über die gegenseitige Abhängigkeit der psychischen und physiologischen Erscheinungen.

In den Anschauungen Petrycys über die Grundlagen und Wege der Erkenntnis überwiegt die empirische Richtung, und wenn er auch den aus den ersten Gründen abgeleiteten Beweisen eine größere Sicherheit zuerkennt, so warnt er jedoch zugleich, daß sie unserem Wissen verborgen sind. Die bekannte scholastische Einteilung der „Allgemeinheit“, d. i. der Universalia in solche, die vor den Dingen, in den Dingen und nach den Dingen existieren, tritt bei ihm in der allgemein unter den sog. gemäßigten Realisten seit Albert angenommenen Form auf. Obwohl Petrycy sich mit dem Kardinalproblem der modernen Philosophie, welches das Verhältnis des Subjekts der Erkenntnis zu dessen Objekt ist, nicht befaßt hat, so gewinnt man doch stellenweise den Eindruck, daß er die Wichtigkeit dieser Frage ahnte. Sein Dualismus beruht hauptsächlich darauf, daß er die Vernunft den sinnlichen Trieben und der Materie gegenüberstellt, während darin, daß er häufig die menschliche Vernunft als einen Teil der Gottheit, die Gottheit aber als die höchste Natur bezeichnet, die Keime von Strömungen durchblicken, die einige Jahrzehnte später im Westen allgemein verbreitet waren. Seine Inkonsequenzen scheinen ihre Quelle in dem bedeutenden Übergewicht der praktischen Richtung seines Interesses über die theoretische zu haben, wovon die Bezeichnung „Weisheit“ (NB. Lebensweisheit) zeugt, die der Philosophie in erster Linie gegeben wird. Trotz aller dieser Unzulänglichkeiten, die der Einheitlichkeit und Methodik der Weltanschauung Petrycys Abbruch tun, muß ihm doch eine unverkennbar wichtige Stellung in der Geschichte der polnischen Philosophie wie auch in der allgemeinen Entwicklung der ethischen Begriffe unserer Gesellschaft zuerkannt werden.

Seine Gedankenarbeit hat allerdings nicht den glänzenden Anschein selbständiger umwälzender Kritik, doch ist sie faktisch eine Analyse der Grundpfeiler des Aristotelismus, welche besonders in dessen praktischer Philosophie und Ästhetik das Bedürfnis gründlicher Änderungen und Ergänzungen nachweist und auch Vorahnungen neuerer Richtungen des sozialen Utilitarismus und des Strebens nach einer allgemeinen Lebensmaxime in sich birgt.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcją

Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1908. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

14 Marca 1908.

PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE

1873 — 1902

Librairie de la Société anonyme polonaise

(Spółka wydawnicza polska
à Cracovie

Philologie. — Sciences morales et politiques.

»Pamiętnik Wydz. filolog. i hist. filozof. («*Classe de philologie, Classe d'histoire et de philosophie. Mémoires*»), in 4-to, vol. II—VIII (38 planches, vol. I épuisé). — 118 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydz. filolog. («*Classe de philologie. Séances et travaux*»), in 8-vo, volumes II—XXXIII (vol. I épuisé). — 258 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydz. hist. filozof. («*Classe d'histoire et de philosophie. Séances et travaux*»), in 8-vo, vol. III—XIII, XV—XLII, (vol. I, II, XIV épuisés, 61 pl.) — 276 k.

»Sprawozdania komisji do badania historii sztuki w Polsce. («*Comptes rendus de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne*»), in 4-to, vol. I—VI (115 planches, 1040 gravures dans le texte). — 77 k.

»Sprawozdania komisji językowej. («*Comptes rendus de la Commission de linguistique*»), in 8-vo, 5 volumes. — 27 k.

»Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce. («*Documents pour servir à l'histoire de la littérature en Pologne*»), in 8-vo, 10 vol. — 57 k.

Corpus antiquissimorum poetarum Poloniae latinorum usque ad Joannem Cochanovium, in 8-vo, 4 volumes.

Vol. II, Pauli Crosnensis atque Joannis Visticicensis carmina, ed. B. Kruczkiewicz. 4 k.
Vol. III, Andreae Cricii carmina ed. C. Morawski. 6 k. Vol. IV, Nicolai Hussoviani Carmina, ed. J. Pelczar. 3 c. — Petri Roysii carmina ed. B. Kruczkiewicz. 12 k.

»Biblioteka pisarzy polskich. («*Bibliothèque des auteurs polonais du XVI e. XVII siècle*»), in 8-vo, 41 livr. 51 k. 80 h.

Monumenta medii aevi historica res gestas Poloniae illustrantia, in 8-vo imp., 15 volumes. — 162 k.

Vol. I, VIII, Cod. dipl. eccl. cathedr. Cracov. ed. Piekosiński. 20 k. — Vol. II, XII et XIV. Cod. epistol. saec. XV ed. A. Sokołowski et J. Szujski. 6 k. — Vol. III, IX, X, Cod. dipl. Minoris Poloniae, ed. Piekosiński. 30 k. — Vol. IV, Libri antiquissimi civitatis Cracov. ed. Piekosiński et Szujski. 10 k. — Vol. V, VII, Cod. diplom. civitatis Cracov. ed. Piekosiński. 20 k. — Vol. VI, Cod. diplom. Vitoldi ed. Prochaska. 20 k. — Vol. XI, Index actorum saec. XV ad res publ. Poloniae spect. ed. Lewicki. 10 k. — Vol. XIII, Acta capitulorum (1408—1530) ed. B. Ulanowski. 10 k. — Vol. XV, Rationes curiae Vladislai Jagellonis et Hedvigis, ed. Piekosiński. 10 k.

Scriptores rerum Polonicarum, in 8-vo, 11 (I—IV, VI—VIII, X, XI, XV, XVI, XVII) volumes. — 162 k.

Vol. I, Diaria Comitiorum Poloniae 1548, 1553, 1570. ed. Szujski. 6 k. — Vol. II, Chroniconum Barnardi Vapovii pars posterior ed. Szujski. 6 k. — Vol. III, Stephani Medeksa commentarii 1654 — 1668 ed. Seredyński. 6 k. — Vol. VII, X, XIV, XVII Annales Domus professorum S. J. Cracoviensis ed. Chotkowski. 14 k. — Vol. XI, Diaria Comitiorum R. Polon. 1587 ed. A. Sokołowski. 4 k. — Vol. XV, Analecta Romana, ed. J. Korzeniowski. 14 k. — Vol. XIV, Stanisłai Temberski Annales 1647—1656, ed. V. Czermak. 6 k.

Collectanea ex archivo Collegii historici, in 8-vo, 8 vol. — 48 k.

Acta historica res gestas Poloniae illustrantia, in 8-vo imp., 15 volumes, — 156 k.

Vol. I, Andr. Zbrzydowski, episcopi Vladisl. et Cracov. epistolae ed. Wislocki 1546—1553. 10 k. — Vol. II, (pars 1. et 2.) Acta Joannis Sobieski 1629—1674, ed. Kluczycki. 20 k. —

Vol. III, V, VII. Acta Regis Joannis III. ex archivo Ministerii rerum exterarum Gallic) 1074—1683 ed. Waliszewski. 30 k. — Vol. IV, IX, (pars 1. et 2.) Card. Stanislai Hosii epistolae 1525—1558 ed. Zakrzewski et Hipler. 30 k. — Vol. VI, Acta Regis Joannis III ad res expeditionis Vindobonensis a. 1683 illustrandas ed. Kluczycki. 10 k. — Vol. VIII (pars 1. et 2.), XII (pars 1. et 2.), Leges, privilegia et statuta civitatis Cracoviensis 1507—1795 ed. Piekosiński. 40 k. — Vol. X, Lauda conventuum particularium terrae Dobriniensis ed. Kluczycki. 10 c. — Vol. XI Acta Stephani Regis 1576—1586 ed. Polkowski. 6 k.

Monumenta Poloniae historica, in 8-vo imp., vol. III—VI. — 102 k.

Acta rectoralia almae universitatis Studii Cracoviensis inde ab anno MCCCCLXIX, ed. W. Wislocki, T. I, in 8-vo. — 15 k.

»Starodawne prawa polskiego pomniki.« (*Anciens monuments du droit polonais*) n 4-to, vol. II—X. — 72 k.

Vol. II, Libri iudic. terrae Cracov. saec. XV, ed. Helcel. 12 k. — Vol. III, Correctura statutorum et consuetudinum regni Poloniae a. 1532, ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. IV, Statuta synodalia saec. XIV et XV, ed. Heyzmann. 6 k. — Vol. V, Monumenta literar. rerum publicarum saec. XV, ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. VI, Decreta in iudiciis regalibus a. 1507—1531 ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. VII, Acta expedition. bellic. ed. Bobrzyński, Inscriptiones clendiales ed. Ulanowski. 12 k. — Vol. VIII, Antiquissimi libri iudiciales terrae Cracov. 1374—1400 ed. Ulanowski. 16 k. — Vol. IX, Acta iudicii feodalis superioris in castro Golez 1405—1546. Acta iudicii criminalis Muszynensis 1647—1765. 6 k. — Vol. X, p. 1. Libri formularum saec. XV ed. Ulanowski. 2 k.

Volumina Legum T. IX. 8 vo, 1889. — 8 k

Sciences mathématiques et naturelles.

»Pamiętnik.« (*Mémoires*), in 4-to, 17 volumes (II—XVIII, 178 planches, vol. I épuisé). — 170 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń.« (*Séances et travaux*), in 8-vo, 41 vol (319 planches). — 376 k.

»Sprawozdania komisji fizyograficznej.« *Comptes rendus de la Commission de physiographie*, in 8-vo, 35 volumes (III, VI—XXXIII, 67 planches, vol. I, II, IV, V, épuisés). — 274 k. 50 h.

»Atlas geologiczny Galicyi.« (*Atlas géologique de la Galicie*), in fol., 12 livraisons (64 planches) (à suivre). — 114 k. 80 h.

»Zbiór wiadomości do antropologii krajowej.« (*Comptes rendus de la Commission d'anthropologie*), in 8-vo, 18 vol. II—XVIII (100 pl., vol. I épuisé). — 125 k.

»Materiały antropologiczno-archeologiczne i etnograficzne.« (*Matériaux anthropologiques, archéologiques et ethnographiques*), in 8-vo, vol. I—V, (44 planches, 10 cartes et 106 gravures). — 32 k.

Świętek J., »Lud nadrabski, od Gdowa po Bochnią.« (*Les populations riveraines de la Raba en Galicie*), in 8-vo, 1894. — 8 k. Górski K., »Historia piechoty polskiej« (*Histoire de l'infanterie polonaise*), in 8-vo, 1893. — 5 k. 20 h. »Historia jazdy polskiej« (*Histoire de la cavalerie polonaise*), in 8-vo, 1894. — 7 k. Balzer O., »Genealogia Piastów.« (*Généalogie des Piasts*), in 4-to, 1896. — 20 k. Finkel L., »Bibliografia historyi polskiej.« (*Bibliographie de l'histoire de Pologne*) in 8-vo, vol. I et II p. 1—2, 1891—6. — 15 k. 60 h. Dickstein S., »Hoëne Wroński, jego życie i dzieła.« (*Hoëne Wroński, sa vie et ses oeuvres*), lex. 8-vo, 1896. — 8 k. Federowski M., »Lud białoruski.« (*L'Ethnographie de la Russie Blanche*), in 8-vo, vol. I—II. 1897. 13. k.

»Kocznik Akademii.« *Annuaire de l'Académie*, in 16-o. 1874—1898 25 vol. 1873 épuisé) — 33 k. 60 h.

»Pamiętnik 15-letniej działalności Akademii.« *Mémoire sur les travaux de l'Académie 1877—1888*. 8 vo, 1880. — 4 k.